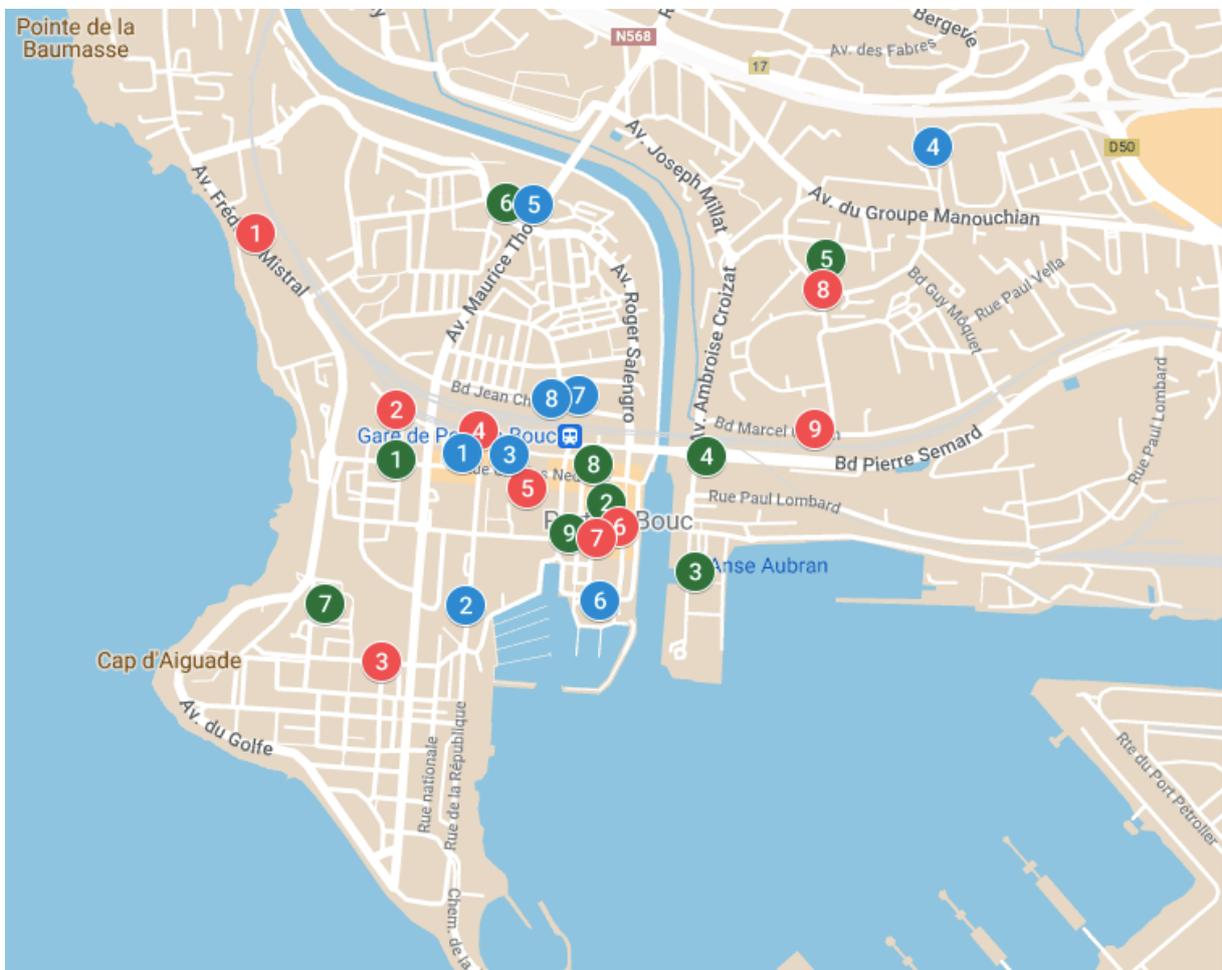


Les Nouveaux Ateliers – document de médiation

Le festival Les Nouveaux Ateliers est un festival d'art urbain à Port de Bouc. Organisé par le collectif Lartmada et la Ville de Port de Bouc, il rend hommage à l'essence identitaire d'une commune marquée par une empreinte industrielle et maritime unique en son genre. Directement inspirés du nom de la ruche créative qu'ont été les Chantiers et Ateliers de Provence actifs jusqu'en 1966, Les Nouveaux Ateliers projettent une nouvelle image de la ville de Port de Bouc d'aujourd'hui et de demain en s'appuyant sur la mémoire ouvrière et solidaire des habitants de la cité. Un point d'ancrage et de partage entre les différentes générations de port de boucains.

La première édition du festival a eu lieu en 2020 et a été réitérée chaque année pour un total de trois éditions. Pendant une semaine, une dizaine d'artistes de street-art reconnus ont carte blanche pour investir les murs de la ville et livrer dix façades monumentales aux quatre coins du centre-ville.



Edition 2020 :

- 1 – Espace Gagarine : Maye, Heng & Jaw
- 2 – Bourse du Travail : Braga
- 3 – Maison des Associations : Sckaro
- 4 – Gymnase Billoux : Ella & Pitr
- 5 – Blocs Langevin : Velvet
- 6 – Maison des Projets : 132 Crew
- 7 – Ecole Josette Reibaut : Difuz, Les Suzzies
- 8 – Salle John Lennon : Module de Zeer

Edition 2021 :

- 1 – Gymnase Mistral : Lek & S Sowat
- 2 – CFA Rol Tanguy : Eloise Gillow
- 3 – Rue Turenne : Bom K
- 4 – Espace Gagarine : Koma, Rouge Hartley
- 5 – Respelido : Ipin
- 6 – Mairie : STF Moscato
- 7 – Cinéma Le Méliès : Elisa Capdevilla
- 8 – Gymnase Romain Rolland : Helen Bur
- 9 – École Louise Michel : Milka

Edition 2022 :

- 1 – Conservatoire : Blo
- 2 – Passage Bully : Olivia de Bona
- 3 – Hangars du canal : Nelio
- 4 – Pont Semard : Tarek Benaoum
- 5 – Gymnase Romain Rolland : Kitsa
- 6 – Blocs Langevins : Zoer
- 7 – École Victor Hugo : Iota et Lidia Cao
- 8 – Hôtel-restaurant de la poste : Erin Holly
- 9 – Rue Denis Papin : Pablo Astrain

Edition 2020

Maye - Espace Gagarine – « Difficile de tenir le cap quand on n’a qu’un bras pour ramer »

Autodidacte, Victorien Liria alias Maye développe une personnalité graphique singulière dans le paysage du street-art. A travers des scènes allégoriques inspirées de ses expériences personnelles nourries par son imagination, cet artiste originaire de Sète exprime son goût du détail et de la narration par de grands personnages longilignes, souples et courbés habitant souvent les vestiges d’un monde futuriste. En confrontant la technologie et une végétation luxuriante, Maye nous rappelle la fragilité de la relation entre l’Homme et la nature en y glissant cette touche d’espoir qui perce avec la lumière.

Sur ce mur de l’Espace Gagarine, on retrouve un personnage typique de l’univers de Maye. S’imprégnant de l’histoire de Port de Bouc, Maye représente un pêcheur sur sa barque, entouré de filets et de poissons. Blessé au bras, le pêcheur ne peut plus ramer, ses membres se déchirent, métaphore du déclin du secteur de la pêche dans la région. Toute la composition donne l’impression que les éléments sont en lévitation, en mouvement, et que cette image est la photographie d’un instant suspendu dans le temps. L’arrière-plan dessine comme une mer de sable où d’autres bateaux voguent, nous plongeant alors dans un univers fantastique. Par ailleurs, le nom de la barque, “Le Georges” est un clin d’oeil au gérant du Camping Bottai, où les artistes ont chaleureusement été accueillis pendant le festival.

Heng et Jaw - Espace Gagarine

Bercé par le bouillonnant mouvement graffiti des années 90 et membre du collectif Da Mental Vaporz, considéré comme l’un des meilleurs crews européens, Adrien Ladmiraal aka Jaw travaille désormais avec plusieurs galeries à l’international où il est également régulièrement sollicité pour des fresques murales. S’éloignant aujourd’hui des techniques traditionnelles, il cherche cet équilibre sensible entre émotion et spontanéité en expérimentant des outils abstraits et des formes intuitives dans une interprétation personnelle du rapport au temps ou à la nature au sein des sociétés modernes.

De son côté, après des années à peindre des murs entre Avignon, Aix et Marseille, Heng passe désormais beaucoup de temps en atelier à travailler le sujet de l’urbanité. Inspiré par la ville dans son approche démesurée et déshumanisée, il déconstruit des paysages citadins, casse leurs lignes et froisse leurs matières dans un acte de réinvention inspirée. Ses toiles se couvrent alors de masses dynamiques en petites touches ou en grands mouvements, faisant surgir du néant des nuées de couleurs vives et de perspectives sauvages. Un monde en clair-obscur y voit le jour, donnant vie à des villes chimériques...

Le visuel pour ce mur de l’Espace Gagarine a été développé d’après l’histoire de Port de Bouc, depuis l’époque où la commune n’existait pas encore officiellement - avant même l’aménagement du port et de la ville par Napoléon Bonaparte - jusqu’à aujourd’hui.

Malgré son apparence abstraite, on y aperçoit quelques éléments figuratifs très simples comme la côte sur la gauche avec le Fort De Bouc, les deux triangles sur fond gris bleu rappelant les bateaux de pêche ou de plaisance, les toits d’usines figurant les diverses

industries qui s'y sont succédées (salins, sécherie de morues, usines à plomb, raffinerie de pétrole...), et surtout la construction navale qui marqua la ville à jamais.

La composition morcelée et traversée de lignes renvoie à l'évolution géographique et historique de la commune. Elle nous parle de ces différentes voies terrestres et fluviales, moyens de communication essentiels entre Marseille et le reste de la France (routes, chemin de fer, canaux maritimes, tunnel...) à l'origine du développement de toute la région et du mélange des populations (Grecs, Français, Espagnols, Maltais, Italiens...) venues y travailler par vagues successives.

Braga - Bourse du Travail

Tom Bragado Blanco pratique le dessin depuis sa plus jeune enfance. Autodidacte dans sa pratique, passionné par le domaine du street art, il commence par se lancer dans la customisation de divers supports (chaussures, tee-shirts...), puis il répond à des commandes de fresques, réalise des performances dans les événements de street art de la région, et est également exposé dans les milieux de la culture alternative, tel le festival de la rue Aumône-Vieille d'Aix-en-Provence.

Il flotte dans le travail de Tom Bragado Blanco comme une saveur paradoxale. Si ses influences semblent se porter sur les dessins cartoons ou animés, elles intègrent un milieu urbain auquel elles empruntent ses outils et qu'elles égarent de ses couleurs, le tout nuancé par une touche de surréalisme. Le geste artistique rentre dans une démarche pulsionnelle d'expression d'un nouveau langage, et dont les thèmes abordés oscillent entre la possibilité d'un monde imagé qui remplace le mot, à un environnement imaginaire et perméable. La réflexion que l'artiste développe, parfois provocatrice et critique, repose notamment sur les contradictions du secteur du divertissement, du marché de l'art et du statut de l'artiste s'y reflétant. Par cela même, le spectateur est invité à scruter à son tour, les détails de chacune de ces créations, et de développer ainsi l'acuité de son regard.

Pour cette création, Braga s'inspire du lieu dans lequel il peint, un lieu de passage d'hommes mais aussi d'animaux, pour créer l'histoire d'un chat de gouttière géant qui sortirait du bâtiment. Cette peinture en anamorphose a été réalisée entièrement à la bombe. Le trompe l'œil est d'autant plus frappant quand on se place à la gauche du mur, point de vue à partir duquel l'artiste a conçu les lignes de perspectives.

Sckaro - Maison des associations – « Sweet dreams »

Élevé au graffiti et au skate, formé dans une école de graphisme et profondément inspiré par la peinture classique, le havrais Sckaro livre ses compositions déstructurées dans les festivals d'art de rue et des expos du monde entier. Son travail figuratif combine des motifs hyperréalistes avec des éléments graphiques tendant vers l'abstraction. De cette tension, se déploie l'univers de Sckaro, balayé par les pinceaux et les bombes tout autant qu'inspiré par de maîtres comme Vermeer, Sandorfi, ou Hopper. Des compositions aux colorations vives qui placent, de façon récurrente, le corps au cœur du sujet.

Ici, à l'arrière de la maison des associations, Sckaro a souhaité représenter une femme anonyme au regard doux, avec des couleurs pastel. Ces couleurs douces sont en opposition avec les formes abstraites et colorées qui semblent s'échapper de son imagination, de ses

pensées. Le regard du personnage nous interpelle, nous questionne sur les pensées qui peuvent traverser son esprit, sur les émotions qui peuvent l'habiter.

Les couleurs sont travaillées à la manière d'une aquarelle grâce au mélange de différentes peintures. Tout le spectre chromatique est présent.

Le souhait de l'artiste dans cette œuvre figurative est d'apporter de la douceur et de la couleur au spectateur, sans message ni engagement, afin de laisser libre cours à l'imagination de celui qui regarde l'œuvre. La lecture de l'œuvre est donc très libre.

Ella & Pitr - Gymnase Billoux – « Cyprès du but »

Ella & Pitr se sont fait une place de choix dans le monde de l'art urbain avec des fresques géantes à travers le monde et une tendance à prendre sérieusement à contre-pied les clichés du street-art. Sur des surfaces monumentales allant jusqu'à 25 000 m², le duo stéphanois est devenu roi de l'anamorphose en investissant des sites improbables comme des barrages, des toits ou des pistes d'atterrissages où leurs colosses endormis interrogent l'environnement urbain. Des œuvres et qui portent des réflexions en grand format et relèvent le niveau exigence de l'art affiché dans l'espace public.

Le titre de cette fresque, "Cyprès du but", révèle toute l'intention de l'œuvre : typique de l'univers d'Ella & Pitr, ce colosse, doté de sa petite hache, découpe les cyprès à l'extérieur du gymnase pour les collectionner et les accrocher à sa tenue. Les artistes se sont inspirés du lieu où ils ont peint : autrefois, un grand arbre se tenait devant le gymnase, qui fut ensuite coupé – on distingue encore sa silhouette dans les saillies du crépi sur le mur. C'est comme si le colosse lui-même avait coupé cet arbre.

Velvet - les 3 blocs – « Futilité publique »

Graffeur de renommée internationale, Matth Velvet a longtemps imprégné les murs de l'Ouest de la France avec son univers maritime et industriel très caractéristique. Par sa grande maîtrise des couleurs (particulièrement travaillé en peinture acrylique et à l'huile) et son approche onirique tout autant que pragmatique, Velvet dépeint les comportements humains via le prisme d'un objet, d'une architecture ou d'une représentation des foules. Ses œuvres offrent ainsi une dimension narrative propices aux diverses interprétations des publics et une réflexion ouverte sur les différents travers de la société.

Intitulée « Futilité publique », cette œuvre monumentale représente un intérieur surréaliste, dans lequel les objets sont numérotés comme sur une page de catalogue de décoration intérieure. On devine une vue agréable, obstruée par des éléments de décoration. Cette image est née d'une réflexion sur la futilité des aspirations matérielles, mais aussi d'un questionnement sur la légitimité d'une telle intervention, si on la confronte à une rénovation en profondeur du bâtiment.

132 crew - Maison des projets

Des années 90 à jusqu'à nos jours, le 132 crew est passé de la rue à lumière, de l'underground jusqu'à une reconnaissance internationale d'artiste peintre. Plaçant la femme et des portraits grinçants simple posture ou un mode d'expression stéréotypé : c'est avant tout un vecteur de

transmission de valeurs, de luttes ou de réflexions auprès des publics et particulièrement des jeunes générations. Une image en regard de son engagement.

Sur ce mur à l'entrée de la criée, Bonar et Dire du crew 132 reprennent les codes traditionnels du street art en réalisant une écriture graphique typique de l'art urbain dans sa forme la plus ancienne et la plus répandue. Jouant avec des tons vifs de bleu et rose-rouge, les artistes représentent également un visage énigmatique : la partie bleue du visage semble plutôt représenter un homme, mais la moitié rose-rouge évoque clairement des traits féminins. On peut également interpréter ce visage comme celui de Marianne, associée aux couleurs similaires à celle du drapeau français.

Difuz - Ecole Josette Reibaut – « Un thé au Tassy »

Formé au graffiti et aux Arts appliqués entre Aix et Marseille, Diego Konicheckis alias Difuz nourrit sa peinture et ses illustrations d'influences sud-américaines en écho à un voyage initiatique sur les traces de ses origines uruguayennes. Dans son monde imaginaire, on croise des humains, assis ou en mouvement, des animaux intrigants et des lettres issues de la culture graffiti dans des scénettes à l'univers figuratif. Reconnu aujourd'hui comme activiste de la scène hip hop marseillaise, notamment à travers son collectif Kintflosch, Difuz parcourt le monde en globe-trotteur-graffeur.

Ce mur fait partie d'une série sur laquelle il travaille depuis plus d'un an. Sa démarche consiste en la réalisation de scènes de personnages en mouvement, inspirée des dynamiques présentes autour du mur dans l'espace public. Les personnages sont inventés sur place, en s'imprégnant du décor et en discutant avec les passants. Ici, l'artiste a imaginé une réunion de quartier, au Tassy, autour d'un thé ou d'un repas, à l'heure où les cultures et les âges se mélangent. La scène entière est en lévitation, ce qui crée un effet de mouvement, presque comme si l'on était dans un rêve.

Les Suzzies - Ecole Josette Reibaut

C'est en 2015 que le collectif « Les Suzzies » née d'une alliance entre trois artistes. Pluri-disciplinaires, elles s'expriment sur le plus de supports possibles. De la céramique au skate, en passant par la sérigraphie et aux impressions textiles jusqu'aux fresques. Lola, co-fondatrice du salon de tatouage « Canine Tuning » et Chloé, résidente au Couvent « Levat », peignent sur les murs leur univers très coloré, à quatre mains. Entre spray et pinceaux, leur monde est parsemé d'animaux gentils et de voitures futuristes qui volent à travers des ciels flamboyants. Un voyage graphique surréaliste.

Cette façade de l'école maternelle a été réalisée en deux parties, permettant à chacune des artistes d'explorer une démarche différente. À gauche, la fresque réalisée par Lola nous plonge dans un univers fantastique, surréaliste, aux animaux chimériques et aux sirènes merveilleuses. À droite, Chloé nous propose un univers aux couleurs vives et chaudes, proche du monde des années 80, aux formes graphiques et abstraites. Ces aplats de couleurs vives, ces personnages et ces formes graphiques sont caractéristiques de l'art des Suzzies, un univers pop, flamboyant.

Le Module de Zeer - Salle John Lennon

Sous des motifs faussement répétitifs évoquant un développement cellulaire, les glyphes mayas ou la version 2.0 de l'Hourloupe de Jean Dubuffet, Mehdi Cibille alias Le Module de Zeer développe une matière première déclinable à l'infini. Volatile, fluide, abstrait et dynamique, le style de ce parisien autodidacte repose sur un enchevêtrement complexe de ligne noires révélant un univers ludique et hypnotique. Son module apparu au début des années 2000 comme une épiphanie graphique, sera dès lors le fil d'Ariane de cet artiste nommé Zeer pour Zone Expérimentale d'Expression Relative.

Ici, les motifs du Module de Zeer réalisés à la bombe sont déclinés sur un mur choisi pour ses reliefs permettant d'explorer plusieurs aspects de la création. En se plaçant à devant la façade, le spectateur peut voir comme un fourmillement de modules s'échappant du centre de la structure. En descendant au milieu des murs, le spectateur se retrouve entouré par les modules comme s'il en faisait partie. On peut alors observer que la ligne des modules correspond à la ligne d'horizon du paysage.

Edition 2021

Lek & Sowat - Gymnase Mistral – « Hand Sprayed Glitch »

Depuis 2010, Lek & Sowat travaillent en binôme et partagent leur goût pour l'Urbex, l'exploration urbaine des ruines modernes. En 2012, leur projet *Mausolée* devient une résidence artistique sauvage dans les ruines d'un centre commercial. Après *Lasco Project*, une exposition expérimentale au Palais de Tokyo, ils sont en 2016, les premiers artistes issus du graffiti, à devenir pensionnaires de la *Villa Médicis* à Rome.

Repoussant les limites du graffiti traditionnel, leurs installations réunissent abstractions architecturales, typographies déstructurées et vidéos en time-lapse.

Le duo présente un « glitch » : une défaillance de vidéo créant des traits de couleurs pixélisés. Ils se basent donc sur les couleurs primaires de la vidéo. Ils ont aussi construit leur œuvre autour des contraintes du mur : il était trop matiééré pour le travailler au rouleau, ils utilisent donc principalement un airless (une bombe qui permet de pulvériser sur une grande surface pour créer les lignes principales de l'œuvre).

Ils se servent aussi de l'ombre du pin pour laisser un espace de vide dans leur œuvre et rester cohérent avec leur environnement.

Eloise Gillow – CFA Rol Tanguy – « Manières de ne pas voir »

Originaire d'Angleterre, Eloise vit en Espagne et travaille partout dans le monde. Marquée par la crise climatique actuelle, elle aime peindre des personnages qui se reconnecte avec la nature. Elle cherche à travers ses fresques poétiques à inciter le passant à réfléchir et s'émouvoir loin de l'espace public saturé d'images publicitaires. Elle vise à proposer un récit alternatif. Au lieu de ces images facilement compréhensibles qui incitent à la consommation rapide, elle propose un récit alternatif.

La pièce dépeint cinq « façons de ne pas voir », des gestes où la vision est obscurcie. De quelles manières choisissons-nous de ne pas voir ? À quoi choisissons-nous de ne pas faire face ? Pourquoi ? Cette pièce vise à ouvrir ces questions afin que nous réfléchissions à ce que nous choisissons de ne pas voir, que ce soit à un niveau personnel ou collectif, dans la société. Obscurcir la vision et cacher les choses difficiles à l'abri des regards est l'option facile, mais nous empêche d'avancer. En réfléchissant à ce que nous choisissons de ne pas voir, nous amenons ces choses cachées dans notre champ de vision. La pièce peut aussi être interprétée de différentes manières, elle souhaite laisser l'opportunité et le temps au spectateur de réfléchir à la signification de son œuvre, dans un monde où nous sommes assaillis pas des publicités et autres images qui nous imposent un message et une vision sans nous laisser le temps de penser par nous-mêmes.

BOM K - Rue Turenne – « Nostalgia »

Né en 1973 en banlieue parisienne, *Bom.k* tombe dans le graffiti à 17 ans et multiplie tags, lettrages et personnages à forte inspiration new-yorkaise. En 1999, il fonde avec Iso le collectif Da Mental Vaporz et commence à produire un graffiti plus personnel et intimiste. Il développe sur d'immenses fresques un univers cauchemardesque : chambres d'isolement capitonnées, barres de béton, B.boys décharnés à la mine patibulaire. Depuis, *Bom.k* étoffe son bestiaire infernal et multiplie les expériences artistiques (expos, livres, etc.).

Bom K a réalisé un portrait, de profil, aux couleurs sombres caractéristiques de son univers. Il représente un jeune homme à la casquette, qui semble torturé. Il souhaite ici parler de la jeunesse et du temps qui passe si vite qu'on n'en profite à peine. Grâce à quelques touches de couleurs, il veut faire passer un message à la jeunesse qui verra cette fresque : profitez de votre jeunesse avant que le temps ne passe. L'œuvre entre aussi en résonance avec l'histoire du quartier : certains habitants y ont vu des un mineurs ou bien un marin, en référence à l'histoire ouvrière du quartier.

« Cette peinture représente les moments d'une vie qui forgeront la nostalgie des bons souvenirs. Vivre ces précieux moments sans retenue à un âge où l'on s'en préoccupe peu. Puis les revivre rétrospectivement et ne laisser qu'un voile épais sur les regrets... »

Koma – Espace Gagarine – « 1871, que revive la commune »

Koma fait partie des pionniers de la scène graffiti ; il a notamment contribué à la fondation du TSH crew en 1987. Son travail se situe à la croisée de plusieurs registres : le graff, évidemment, mais aussi l'art contemporain et le graphisme.

Conscient de l'importance de la lettre dans le graffiti, il développe depuis plusieurs années une transformation des signes de l'alphabet dans des compositions voisinant l'abstraction mais s'éclairant en regard des citations ou slogans qu'elles côtoient. Il intègre une dimension politique dans son travail.

Ici, le fond est composé de ce que Koma considère un peu comme des "peintures de crise" : il s'agit de badigeonnages au Blanc d'Espagne/de Meudon sur les vitrines de boutiques fermées. Il photographie depuis plusieurs années ces gestes de peinture dont il aime l'amplitude, les courbes, les mouvements qu'il réinvestit dans ses propres compositions. Par-dessus, une ligne rouge avec le chiffre 1871 inscrit fait référence aux différentes communes qui ont eu lieu cette année-là (notamment la commune de Paris), qui fêtent leurs 150 ans aujourd'hui. Évoquer cette date ne relève pas pour lui du commémoratif mais plutôt d'un patrimoine humain, d'une intelligence collective à réactiver au plus vite. Il souhaite inviter à un dialogue entre cette époque-là et la nôtre, une époque où la gouvernance fut questionnée pour faire dévier le cours de la société, notamment grâce à des femmes telles que Louise Michel. Il a fait plusieurs fresques avec cette ligne rouge, parfois il y inscrit des slogans plus explicites.

Rouge – Espace Gagarine – « Atlas – toi et moi partout »

En 2014, diplômée des Beaux-Arts de Bordeaux, Rouge choisit un nom qu'elle veut proche de sa pratique : commun, appropriable, multiple. Citadine convaincue, elle cherche la fable, la mythologie latente dans l'identité d'une rue, d'un quartier. Elle développe aujourd'hui un travail intuitif qui vise à déplacer le regard, à ouvrir des interstices dans un espace quadrillé et plaide pour la poésie. Attachée au dessin et à la peinture, Rouge travaille depuis ses débuts en proposant collages et fresques dans l'espace public.

Rouge travaille sur les notions de perméabilité et d'interdépendance à la fois entre les êtres humains mais aussi entre l'être humain et son environnement. Elle évoque les notions de soutien, de solidarité, de portage, d'amitié, masculine notamment. Elle choisit des arrêts sur images, souvent recadrés, pour créer diverses narrations possibles dans le hors-champ qu'elle laisse. Ici, elle évoque le sauvetage et le naufrage avec une figure d'homme qui en porte un autre et la mer en parallèle. On peut y voir une histoire ouvrière, de naufrage, d'immigration...

En réalité c'est avant tout deux personnes qui s'entraident. Elle prend aussi en compte que le premier public de ses œuvres sont ceux qui vivent dans la rue, elle choisit donc aussi ces thèmes d'entraide et de solidarité pour faire écho à leur précarité. Le recadrage auquel elle procède permet également d'anonymiser la personne représentée, et donc de rendre cette figure plus universelle.

Ipin - La respelido – « La Respelido »

Plasticien aux multiples facettes, *IPIN* questionne le statut du graffiti dans les arts. Ses interventions se font dans la ville en contact direct avec les passant, interrogeant leur quotidien et les interpellant : voyez-vous vraiment ? Les formes géométriques, les symétriques construisent des anamorphoses et cachent des dystopies graphiques, lézardes fissurant le mur et qu'un changement de perspective suffit à révéler.

Il a construit cette œuvre en piochant des formes graphiques de l'architecture, ici les fenêtres du côté gauche du bâtiment. Il décline ces formes géométriques comme un motif qui se fond parfaitement avec l'architecture. Du côté gauche, on peut y voir son nom écrit à la verticale par les lignes blanches qui traversent les cercles, comme une signature cachée, en référence aux artistes de graffiti qui utilisent leur nom comme une forme pour créer. Il reprend les couleurs du bâtiment dans un souci de cohérence avec le reste de l'architecture, il évoque ainsi la notion du recouvrement de ce qu'a pu être la façade dans le passé, une notion importante dans l'histoire du graffiti et du street art. Du côté droit, il incorpore des gouttes de peinture qui « tombent » sur le motif et contaminent sa géométrie parfaite.

Stéphane Moscato – La mairie – « L'attente »

Depuis plus de 15 ans, Stéphane Moscato, originaire de Port de Bouc, arpente inlassablement les rues de sa ville et décolle des pans entiers d'affiches pour ensuite les maroufler ensuite sur toile dans son atelier. Travaillant au pochoir, il compose des œuvres uniques et polysémiques, se laissant guider par le sens qui se dégage de ces fragments de rue. Fortement inspiré par la culture punk rock et le DIY, son engagement social et politique est perceptible en filigrane dans ses œuvres.

Il revient à Port de Bouc pour une fresque sur un mur très symbolique : l'entrée de la mairie. Sa pratique se distingue par l'utilisation de pochoirs (par opposition à la bombe ou au rouleau et au pinceau, plus traditionnels). Il représente ici un pélican, un oiseau qui n'existe pas dans la région, et qui sert à personnifier un étranger qui arrive à Port de Bouc (on distingue le Fort de Bouc en arrière-plan de la fresque). Ce personnage anthropomorphe est habillé en marin, en référence à la dimension portuaire de la ville. Pour Moscato, Port de Bouc est un port d'attache, où l'on arrive, et qu'on y reste ou non, on a envie d'y retourner.

Le numéro d'immatriculation présent sur le pantalon du personnage fait référence aux épisodes de solidarité qu'a connu la ville : d'une part, l'exodus de 1947 où la ville est venue en aide aux Juifs souhaitant rejoindre Israël, et d'autre part, les problématiques actuelles d'immigration. Ainsi, l'artiste a fait un réel choix de contextualisation de l'œuvre dans son lieu d'accueil, pour relater un bout de l'histoire de la ville. Par ailleurs, le drapeau porté par le personnage est un drapeau marin qui signifie « je demande assistance », et fait donc écho à la même notion d'entraide.

Elisa Capdevilla – Le cinéma Le Méliès – « Baby Eli »

Née en 1994, Elisa est une artiste muraliste basée à Barcelone. Après avoir étudié la peinture et le dessin à la 'Barcelona Academy of Art', elle a commencé à peindre des fresques murales, d'abord comme un exercice, avant de se rendre compte des grandes possibilités du muralisme. Elle a donc décidé de concentrer son travail personnel sur ces œuvres de grande envergure. Depuis 2017 elle participe à divers festivals d'arts urbains à l'international, tout en travaillant également en atelier, à Barcelone. Sa démarche aborde les thèmes de l'intime et de l'enfance. C'est dans une perspective figurative qu'elle explore ces thèmes, en accordant une attention particulière à l'harmonie des couleurs. On retrouve ses œuvres en Espagne, en Islande, en Belgique, en Inde et au Mexique.

Elle peint souvent des photographies de la vie réelle, et c'est le cas ici puisqu'il s'agit d'une photo d'elle-même pendant son enfance. Le choix de la photographie représentée se fait en fonction du mur : ici, le jaune des fauteuils est en accord avec la couleur de la façade. Cette représentation très personnelle de l'enfance devient très universelle une fois représentée en grand format, dans l'espace public. Cela nous ramène à ces moments que nous avons tous connus durant notre enfance, où le monde des adultes nous entourait sans pour autant qu'il atteigne notre vie et notre vision d'enfant.

Helen Bur - Gymnase Romain Rolland – « Die-in / Lie-in »

Née en 1990, Helen Bur est une artiste britannique installée à Londres qui travaille au Royaume-Uni comme à l'étranger (Espagne, Portugal, Italie, Kosovo, Brésil, Norvège, États-Unis). Son style figuratif présente des personnages en pleine action et curieusement figés. Ses récits sensibles et poétiques cherchent à disséquer des expériences à la fois personnelles et universelles, à interroger l'étrangeté de nos existences. Dans son apparente naïveté, son travail met en lumière l'absurdité du quotidien.

Cette œuvre représente une action de protestation pacifique, où un groupe de personnes occupent l'espace public (en s'asseyant ou s'allongeant par terre, en s'enchaînant autour d'un bâtiment) pour protester de manière non-violente.

Milka – Ecole Louise Michel – « Dans la bonne direction »

Milka propose des créations joyeuses et colorées, composées de personnages et de lettres évoluant dans un univers qui mixe bande dessinée, illustration, graffiti et hip hop. À travers ses personnages, elle raconte une histoire, plus ou moins lisible mais toujours personnelle. Artiste touche-à-tout – dessins, graffitis, marionnettes, sculptures – elle trouve toujours le moyen d'exprimer ce qu'elle est dans le moment de la création.

« Prendre le train, croiser des gens, observer, découvrir, avancer... Souvent le bazar, jamais très droit mais toujours positif : l'important n'est pas où je vais mais la richesse du chemin parcouru. Grandir et continuer sa route. » Dessinée de manière spontanée, cette fresque très personnelle de Mila retranscrit son propre cheminement de manière inconsciente, mais elle laisse souhaiter à chacun la possibilité de l'interpréter comme il le souhaite selon son chemin personnel.

Edition 2022

Erin Holly – Hotel-restaurant de la Poste

Erin Holly est une peintre et muraliste britannique. Basée à Londres, elle s'intéresse à la représentation des scènes de vie et des espaces intérieurs afin d'explorer les normes sociales et familiales. Inspirée par les publicités des années 60 et 70, elle questionne comment celles-ci peuvent participer à la définition de nos sociétés. Son travail est une représentation d'un moment qui véhicule les racines de nos quotidiens et la compréhension de nos émotions. Artiste engagée, son travail est aussi pour elle une façon d'exprimer ses valeurs telles que la solidarité.

Socialement engagée dans la communauté LGBTQ+, Erin peint sur toile et dans l'espace public avec une espièglerie légère, tentant l'échec et ramenant à la surface le hasard, involontaire ou inconscient.

Son travail s'intéresse à la maison, ce lieux qu'on habite, qu'elle conçoit comme un espace duplice : l'intérieur et l'extérieur, l'inclusion et l'exclusion. Sa peinture lui permet d'archiver (la racine du mot archive, 'arche' vient aussi d'archeon, un lieu de résidence) un moment donné et de laisser une marque sur la toile non pas comme quelque chose de figé, mais à vivre.

Pour cette fresque, elle s'inspire du bâtiment sur laquelle elle peint et représente une fenêtre ouverte. Elle joue sur la notion d'intérieur / extérieur : elle nous donne à voir l'intérieur imaginé des habitations sur lesquelles elle peint. Les couleurs ternes de cet appartement évoquent la tristesse de l'isolement que nous avons connu lors de la pandémie. L'espoir prend alors la forme de cette ouverture sur l'extérieur, où les couleurs prennent vie.

Blo – Conservatoire

C'est à Lyon pendant sa jeunesse que Claude « Blo » Ricci découvre le monde des graffitis. Il se met à tagger les rues de la ville, assouvissant ainsi son envie de peindre, de laisser une trace. Blo détourne chaque aspect de la vie à travers un style ironique. Ses toiles questionnent notre quotidien, interrogeant les thèmes complexes que sont la religion ou la mort.

Sa peinture est instinctive et navigue entre l'abstraction et la figuration. Blo utilise fréquemment le spray et le marqueur, en hommage au graffiti. Blo est un fils du graffiti, certes, mais aussi un enfant du surréalisme. Du premier, il a conservé l'essence du geste, l'empreinte du tracé et l'impulsion de la ligne. Du second, la soumission consentie à l'aléatoire. Bien qu'il travaille désormais en atelier, il n'en a pas pour autant oublié la rue. Au contraire, toujours actif en tant que graffeur, il se nourrit de la complémentarité de ces deux univers pour enrichir son style.

Sur le conservatoire Hubert Gamba, Blo explore des formes que lui inspirent le lieu : se dessinent par exemple un horizon maritime. De grandes amphores font hommage à la communauté grecque de Port de Bouc et aux vestiges archéologiques du golf de Fos. Il fait également hommage au graffiti en utilisant des textures évoquant des bombes de peinture géantes ; mais aussi des pinceaux géants. Le motif de l'onde est présent avec des traits

répétitifs, évoquant à la fois les vagues de la mer et les ondes sonores, en accord avec le lieu qu'est le conservatoire de musique.

Olivia De Bona - Passage Bully

Dix ans déjà qu'Olivia de Bona développe un lexique poétique fait d'images qui marient son imaginaire personnel à l'imagerie collective et qu'elle décline au gré des supports et matériaux que sa curiosité créatrice lui fait rencontrer.

Diplômée en Arts appliqués et cinéma d'animation en 2005, Olivia de Bona se défait très vite du support numérique pour assouvir son intérêt pour le savoir-faire artisanal ; elle n'a de cesse d'enrichir depuis sa palette technique pour mieux exprimer son art. Si sa maîtrise technique sublime son univers figuratif, c'est dans la récurrence thématique et la présentation sérielle qu'elle s'attache plus fortement à l'aspect narratif de son travail, touchant ainsi au conte et à l'intime. La nature, l'animal, le rêve, le nu, la femme, le poil sont autant de leitmotifs qui lui permettent de structurer sa mythologie artistique et de se perdre dans la représentation de la matière qui lui est si chère. Ainsi, chacune de ses créations s'appréhende en deux temps : vient tout d'abord l'émotion suscitée par l'onirisme de ses compositions, puis l'analyse de la complexité des détails issus de sa monomanie du trait.

Elle investit les rues et s'absorbe dans la peinture murale à l'occasion notamment de collaborations avec Le 9e Concept et explore les techniques d'impression jusqu'à imprimer elle-même son livre « À l'heure de la Sieste » en linogravure. Récemment, à l'occasion de la résidence Aux Tableaux puis du projet « Tous Aux Abris » du collectif 100 pression, c'est vers la scénographie d'objet qu'elle se tourne au moyen d'installations en volume. Incapable de dissocier l'œuvre de son support, elle envisage chaque réalisation comme un tout et c'est souvent une curiosité technique qui lui inspire un nouveau projet.

Si la maîtrise technique d'Olivia de Bona sublime son univers figuratif, c'est dans la récurrence thématique et la présentation sérielle qu'elle s'attache plus fortement à l'aspect narratif de son travail, touchant ainsi au conte et à l'intime. La nature, l'animal, le rêve, le nu, la femme, le poil sont autant de leitmotifs qui lui permettent de structurer sa mythologie artistique et de se perdre dans la représentation de la matière qui lui est si chère. Ainsi, chacune de ses créations s'appréhende en deux temps : vient tout d'abord l'émotion suscitée par l'onirisme de ses compositions puis l'analyse de la complexité des détails issus de sa monomanie du trait.

Dans ce lieu qui était à l'origine une impasse, Olivia a souhaité créer un passage vers l'été. Nous retrouvons les amphores et d'autres formes évoquant des architectures grecques, et méditerranéenne. Les personnages, les baigneurs et baigneurs, se prélassent au soleil dans un océan de couleurs vives et apaisantes.

Tarek Benaoum – Pont Semard

Tarek Benaoum est un artiste français, spécialisé dans le graffiti et la calligraphie. Il s'est fait connaître en apposant un style qui joue sur divers alphabets, une écriture "alien", d'abord dans l'espace public mais aussi dans des restaurants et des hôtels.

Captivé par la vague graffiti, Tarek commence à la bombe à 14 ans sous le blaze "CLONE". En formation au Scriptorium de Toulouse lui permet d'explorer d'autres moyens de s'exprimer à travers la calligraphie.

Tarek explore un "brouillage sémantique" anticonformiste et novateur. Son art met en relief la dilution du temps par une technique d'enchâssement des lettres et des mots, de superpositions, d'étirements verticaux, horizontaux : un flot ondulatoire. De la sorte, son savoir-faire transpose et transcende les codes de la calligraphie revisités, inscrits et renouvelés.

Il joue avec les signes inspirés des écritures berbères, arabes, ... pour créer un motif répétitif calligraphique. Les couleurs cuivrées, dorées, argentées cherchent à créer une lumière, cette même lumière que le langage et l'écriture met sur notre Histoire et nos histoires. En convertissant les lettres en signes indéchiffrables, Tarek questionne notre rapport à la langue et plus particulièrement à la symbolique des signes, chiffres et lettres, devenues ici des courbes esthétiques dépourvue de signification.

Pablo Astrain – rue Denis Papin

Après de nombreux déménagements dans son enfance, il découvre très tôt les peintures de rue comme un point commun entre tous ces lieux. Cela le conduira à poursuivre une licence en beaux-arts à l'Université publique basque, complétant ses études à la Htw de Berlin. Il termine sa carrière en abordant le domaine pictural, où il reçoit différents prix- premier prix du XVIIe concours de peinture Casimiro Baraga a et la sélection dans plusieurs festivals internationaux d'art urbain. Avec un coup de pinceau lâche et une palette sombre, Pablo s'analyse lui-même et son présent social d'un point de vue satirique avec un thème où prédominent les portraits.

Inspiré par l'histoire de la ville de Port de Bouc, son passé industriel florissant et la désillusion des fermetures des usines, Pablo Astrain décide d'aborder la relation particulière que l'on entretient avec l'argent.

D'un côté, il représente un boxeur (personnification de la ville de Port de Bouc), dont les coups portés sur son visage ne lui retirent en rien sa volonté de se battre. Ses blessures sont nettoyées avec des pièces de monnaie.

Dans la deuxième partie de la fresque, Pablo Astrain a peint des enfants, symboles de l'innocence des régions, villes et pays pauvres à qui on offre l'appât de l'argent sous forme d'actes présentés comme de « bonne foi » ou de « charité ». Ils ont le front collé au mur, tenant un billet. Cette punition consiste à faire tenir les enfants en place en leur promettant de récupérer le billet après un certain temps passé immobile. C'est une métaphore du pouvoir que confère l'argent sur les plus pauvres dont la liberté est contrainte par le besoin d'argent. Enfin, l'extrémité gauche de la fresque reprend la texture du train et de la gare que Pablo a découvert en parcourant la ville. Son apparence rugueuse l'a interpellé par rapport au thème de la fresque, et il représente l'idée d'un voyage personnel.

Kitsa – Gymnase Romain Rolland

Originaire de Marseille, Kitsa pratique le graffiti et l'illustration depuis 2009. Ces créations joyeuses mêlent animaux et paysage dans une composition graphique et énergique. Sa recherche du flow lui permet de dessiner en une fois puis de retravailler la forme.

Zoer – Blocs Langevin

Peintre figuratif, l'acrylique et l'huile sont ses médiums de prédilection, il les emploie sur toile ou in situ pour interroger le devenir de la substance industrielle. Diplômé de Strate College, l'étude de l'objet a déterminé ses recherches plastiques : comprendre leur philosophie, leurs usages et leurs déterminations le conduisent à capter en peinture leur vie puis leur après-vie. À l'heure où les matériaux employés dans l'industrie sont pensés pour être recyclés ; à l'heure d'une consommation accélérée et quand l'obsolescence est programmée, il peint la déliquescence des corps travaillés par l'homme. Dans une société qui se définit par la possession matérielle, quelle place et quel avenir accordons-nous à l'objet physique ? Du portrait de l'objet à la question de l'empreinte, la pratique de l'artiste tend à explorer la résurgence inévitable de la forme et la matière.

Pour cette fresque, Zoer explore de manière inédite un style abstrait ; c'est aussi le point fort du festival : laisser carte-blanc aux artistes pour leur permettre d'explorer de nouvelles techniques et de nouvelles propositions.

Iota – École Victor Hugo

Iota vit et travaille à Bruxelles. En mélangeant les corps, les textures, les matières avec des couleurs parfois surréalistes, son but est de nous plonger dans un univers sans limite où l'inconscient a pris le dessus sur le monde réel et le modèle à sa façon. Ses personnages ne sont pas les sujets, mais plutôt des représentations physiques d'émotions et d'ambiances. Son travail se caractérise par l'idée de traiter le portrait de l'intérieur, par un mouvement, une expression, une émotion. Essayant le plus possible de faire abstraction d'un visage figé, afin d'amener le spectateur à s'identifier et à ressentir ses peintures.

Dans cette fresque, elle aborde le monde de l'inconscient. Son objectif est de matérialiser les émotions en représentant des scènes et personnages oniriques aux silhouettes effacées, qui sont la compilation et la transcription inconsciente des événements et émotions vécues dans notre quotidien. Elle représente une personne aux contours flous, comme un personnage rêvé dont le visage ne nous apparaît pas clairement. Ce personnage visuellement peu affirmé évoque la construction de soi, et fait écho au lieu d'apprentissage qu'est l'école sur laquelle elle peint : on y apprend à se construire et à vivre en société. Elle joue davantage sur la texture du rendu, ici minérale pour son côté à la fois organique et géométrique qui crée un pont entre la nature et l'artificiel.

Lidia Cao – École Victor Hugo

Dès son plus jeune âge, elle s'intéresse au dessin, se spécialisant dans le traitement des figures et des visages, analysant minutieusement les expressions pour arriver à dire beaucoup avec le minimum.

Dans son travail, les personnages ont un poids primordial dans la composition et les atmosphères oniriques qu'elle génère renforcent l'expressivité de ses visages, qui fonctionnent comme des portraits psychologiques intimes et acquièrent une dramaturgie voilée mais intense. Souligner sa maîtrise du volume par un trait ferme et précis, son goût pour la synthèse dans ses palettes de couleurs et son attirance pour les gammes désaturées et légèrement stridentes, s'interrogeant sur l'importance du dessin sur la couleur. En 2018, le street art a croisé son chemin, et depuis ce moment, sa carrière d'illustratrice a été combinée avec son travail de murale, qui prenait de plus en plus de poids, l'amenant à participer à différents événements internationaux d'art de rue ces dernières années.

Lidia Cao représente, à la manière d'un personnage de BD, une sirène sur l'école Victor Hugo. Inspirée par la proximité de la mer qui entoure la ville de Port de Bouc, elle joue avec les codes de la féminité et explore cette figure de la sirène dans un décor doux.

Nelio – Hangars du canal

Nelio est né en France en 1982. Le style de ses débuts, basé sur un travail typographique et une figuration épurée, a progressivement évolué vers un univers pictural abstrait. Sa logique structurelle géométrique, héritée de son intérêt pour la science, le graphisme, le graffiti et l'architecture, reste visible dans la plupart de ses œuvres. Toutefois, ce système se transforme lorsqu'il se confronte à de nouveaux paramètres aléatoires dûs aux contextes, à ses découvertes et à ses expérimentations. Nelio développe ainsi ses travaux sur une fondation rationnelle altérée par un processus empirique. L'abstraction lui permet de faire dialoguer ses séries d'inspirations différentes, en explorant le champ des possibles entre minimalisme et expressionnisme.